

*Lettre à Mor*

## Morjan, date aléatoire

Le porche de l'immeuble est sombre , vert de ce vert de vessie foncé et gras.

Le digicode tapoté d'un clac ouvre le guichet, un petit battant , il faut ensuite le pousser, lever le pied, enjam-ber le bas du grand battant. Il s'ouvre sur une exhalaison et une fraîcheur de caveau. C'est rassurant et inquiétant à la fois. S'ensuit un air glacé. S'y engager, s'engloutir? Il y fait ténébreux. Quitter le ciel bleu azur de Morjan pour cette descente aux entrailles incertaines et froides ... Haaaahhhh. C'est le souffle du fleuve noir qui res-pire et le nocher me prend la main.

Cette fois j'y suis bien, les deux pieds enfoncés du mauvais côté. Depuis et à chaque visite j'aurai cette petite tension des muscles dans le haut de la hanche, cet arrêt du coureur prêt à pivoter sur un pied et à reprendre la course . Le terrain est douteux.

Je tiens encore la porte d'entrée. Quelques marches au fond dans la pénombre, une faible lumière fait reluire le bois tendre et ciré de l'escalier qui se tord et qui monte. Clac sur le carrelage qui chante et déroule les pas. Poser un pied léger sur la tranche luisante de la marche, la première, plus large, plus accueillante et les autres s'enfilent, la main sur la rambarde engourdie.

Il m'a dit d'un ton sec, il n'a pas dit grand chose; '1er côté cour'. C'est pas côté lumière.

Moi je viens de la lumière, des grosses et poisseuses chaleurs d'Afrique, des corps lourds qui transpirent et s'agitent sous le soleil et jubilent.

Ici tout est sobre, la faible chaleur à peine esquissée.  
Saupoudré de graphite.

L'entresol est un peu courbé, il semble tapi sous le poids  
des appartements supérieurs.

1er palier, face à moi 2 portes hautes, très hautes, très  
rouges, très fatiguées.

Je te verrai combien de fois et toujours attendrie avancer  
vers ces battants une immense clé dont tu ne tenais que  
l'oeillon pour l'introduire d'un geste délicat et prudent  
dans la mâchoire de la serrure, ne sachant pas très bien  
ce qui s'en suivrait. Je t'aime.

C'est immédiat tu es là, debout et tassé. Une giclée  
d'odeurs malpropres. Moi clouée. Mon cerveau battant  
la fuite. S'éclipser, raccourcir l'entrevue. Excusez moi de  
vous avoir dérangé. Et je m'assied à la table. Tu es là .

J'entre en fatrasie, dans l'amoncellement d'écritures, le dérèglement, l'obscur joyeuseté, le monde fuit sous mes pieds, figés, et se concentre autour du réseau graisseux d'une ampoule falote, épuisée de sa lumière brune, au bord du court circuit ou de l'étincelle.

Un verre de gros rouge se remplit d'une main de co-saque, le goulot dans la poigne, l'opportunité d'un cul sec me donne l'impulsion du départ.

Nous sommes bloqués en salle de transit dans l'aéroport de Malgachie, mes enfants et moi, pâles, sans eau; il faut que cette porte s'ouvre. Toute mon âme se concentre sur cette porte. L'attente d'une occasion de fuite, chaque mouvement d'air, chaque son même inaudible me tiennent dans l'éveil de la délivrance.

Partir.

Un geste, un vol de nocturne rapide et silencieux. Nous voilà mêlant nos pas aux passants, les dalles du trottoir sont grandes et lisses. Je reprends mon carton de dessins, ce grand carton t'encombre et te rend ridicule. Mon élan vers le départ.

Tu veux m'inviter, manger de la viande.

Point d'orgue.

Et inconsciemment le globe terrestre bascule et nous prenons de la hauteur, de tes mains tu effleures les murs des maisons à droite et à gauche, tu es aussi grand qu'elles et leurs toits se penchent et nous saluent, le ciel est rouge, la rue parfois rapetissée s'élargit sous tes doigts.

Etrangement mon coeur ne s'affole pas, je parle, peu importe les paroles , je m'étonne de l'émotion, tu gri-bouilles mon adresse dans la marge de ton journal, tu t'y

accroches et le tapotes, tu couvres ma main de la tienne. Je n'attends pas ce geste. Je pars. La voiture m'attend sur le pont Marie. Il n'y a plus qu'à tourner la clé.

Point d'orgue

Tu es là, je te regarde et pour la première fois je te vois; debout, tassé, les mains abandonnées, le cheveu long et sale, la barbe négligée. Seul le ventre ose une poussée car malgré le veston trop grand il est là avec toi. Sur ta joue une petite zone imberbe où poser mes lèvres. Parce que tu es là avec ton monde et tes délires et tout ce poids et mes lèvres et ta peau scellées un court instant me font un petit réconfort. Et cette toute petite surface de ta peau là sur ta joue me dit pourquoi pas?

Adieu. Le temps presse. Ta main toujours à l'abandon est restée collée à la vitre, côté passager. Le dos de cette main sans illusion, comme une dernière retenue ou un faible rappel de ta présence contre le carreau. La fenêtre

glisse je te tends les lèvres, un effleurement, un souffle ,un seul, la voiture accélère très vite, je ne sais pas comment mais j'ai fui Morjan.

Quelques jours avant sa mort mon père nous disait voir du noir. Voir du noir est le début de l'agonie. Donc la suite de cette histoire est mon entrée en Agonie.

Très vite il fallait que je refasse la route. Je suis partie un soir car je voulais percer le mystère, tout ceci bien informulé, pas de temps pour la réflexion, une évidence qui réagit au quart de tour. Je n'ai aucun souvenir de la route pourtant longue tant le but était présent.

Tout était furtif cette fois, l'entrée et le couloir sombre menant à une pièce opaque d'une profondeur de gouffre.



Seul le miroir sur la cheminée , tout objet pressenti car invisible, reflétait un étang noir avec quelques reflets liquides de vif argent.

Une étoffe de cinabre cloutée au mur. Pour le reste des miasmes, des embranchements insoupçonnés, de la noirceur à pleines mains.

J'y quittai l'état fondamental inhérent à tout être humain.

Tu as pris du recul car l'instant était périlleux. De ma peau émanait une douce phosphorescence.

‘ Donc, au commencement, fut Chaos’

Quand Mor sort en ville il part en guerre. Il ne peut y marcher, ses pas invitent à la course, un envol perpétuel,

à être ici et ailleurs, il enjambe le présent, mange les jours passés et fouette des monstres ivres. Son corps massif fonce et bouscule la foule. Les narines pincées, le rictus amer. Je m'inquiète de la vieille, de la mère, de l'enfant écartés.

Cette noirceur est suivie de détresse, d'une coulée en abîme.

J'ai fait la route, le grand toboggan qui descend vers toi et tu es là .

Assis, avachi le regard vineux, le teint mauve, un poids énorme sur les épaules et le grand Mor aux mille mains ne peut rien ni te relever ni te consoler.

Alors je remonte la route , tu es affalé à mes côtés , du bout du pied tu repousses une bouteille de vin doux censé être tonique. Tu te sens mal, tes jambes te lâchent, tu vacilles. Ton envie de t'écrouler sur les pavés, n'importe où et laisser le temps te ronger, te diluer dans sa fange.

Me penchant, je rassemble là un bras, là ton ventre et ta tête de centaure qui roule par dessus. J'improvise une étrange Pietà. Dans ce corps supplicié de trop d'excès que j'ignore, je panse les fractures ouvertes, j'enroule de double gaze des fleurons à peine nés, je réchauffe de cataplasmes savants, je rassemble les bribes et parcelles de pensées échouées sur ma peau, je tends un voile virginal dans l'air frais du matin.

Nous avons connu tous les états amoureux, solide, liquide, gazeux, sublimé, les terres rares, l'éther vague...

Tout cela s'est arrêté à la station de métro Philippe Auguste.

Tu me tenais la main, fébrile et nous gravissions les marches, le perron d'une église où sacraliser notre union, celui de la mairie peut-être, en tout cas nous voulions.

Hélas dans la grande salle il y avait un guichet antique et une employée sordide à laquelle tu t'es adressé. Tu voulais une sépulture. Les conditions d'octroi étant remplies, elle te réclama un chèque assez important. Tu lanças un peu timide que tu étais encore vivant. Mais la

mégère voulait son chèque sur le champ en échange duquel tu pourrais te présenter le lendemain à 8 heures pour visiter les lieux disponibles.

Je te quittai très habité par ces perspectives et je rentrai tristement dans le Nord. Au matin tu avais choisi une tombe entre Amélie Piedvache et une chapelle pourrie. La mort s'était immiscée entre nous. Elle avait pris ma préséance. C'était ton grand projet: le caveau, il fallait faire vite, puis trouver les sous pour une concession de 50 ans et plus tard compléter pour l'éternité.

Tout était fini. Tu te révélais à la fois mortel et diabolique. Je ne comprenais pas cette urgente nécessité de posséder un habitacle 'ad vitam' pour te faire manger des vers comme tu aimais à le dire, comme si c'était la jouissance suprême.

‘Je suis heureux pour la première fois de ma mort’.

Comme l’homme à moulons à Boussu!

Tout était fini.

Il fallait alors que pour faire vivre encore cet amour je me surpasse. Mon imagination échauffée par cette gifle mortuaire échafaudait des luxures catéchèses mêlées de présents bien terrestres. De quoi boire, manger, écrire et mener l’acte d’aimer à des sommets irréels, insoupçonnés, naissant de nos lèvres et de nos échanges, un langage particulier que nous inventions sur le champ, je l’improvisais, tu y répondais et de cette compréhension

inespérée naissait de grandes joies. Nous nous sentions si vivants . A ce moment là, l'âme envolée du corps, je nageais en eaux océanes dans la plénitude céleste.

Mais la faux fait un travail d'orfèvre, en douceur elle embrouille ton esprit, tu te protèges moins . Je vois pour la première fois ton corps amaigri alors qu'il était le monde, le ventre, le ventre géniteur, si généreux , celui qui m'avait donné mille naissances... mille enfants de l'amour.

Tout était fini

Il fallait s'arrêter là car je ne savais plus que faire. Partir dans ton engrenage funeste. J'y ai pensé. Ta mort m'étant à ce point insupportable, je mourrais de l'ap-

prendre. On calerait mon urne funéraire tout contre ton coffre...

Je ne sais pas ce qui arrivera quand tu connaîtras le bonheur tout neuf de tes ténèbres convoitées. Tu souhaites probablement siéger comme un dieu sous la dalle refermée. De belles pleureuses viendraient s'y agenouiller, gribouilleraient quelques mots, coïnceraient des lettres dans tes interstices pour l'éternité.

Je donnerai mon corps à la science, toi qui me reprochait mon esprit de géométrie. Et quand ce corps sera épuisé il reposera au champ d'oiseau, là où les saules font de si jolis chatons au printemps, là où coulent les rivières, là où je m'éclaboussais enfant.



Ce matin fatal est arrivé. La première des aubes. J'hésite encore à l'écrire tant l'irréel me fait douter.

Le monde s'est renversé depuis la grande catastrophe.

Tu nous l'avais expliqué tout au long de tes livres, parfois violemment, parfois avec tendresse, on y allait, confiants. Et ces jours-ci tu me réclamais, en urgence.

Les portes se refermaient, les frontières étaient bloquées et toujours l'acceptation de la fatalité, noire, avide, avare, bassement résignée. Le robot était là, tu l' avais écrit, celui qui s'habille de toi. Il a figé tes poumons, malgré les grands trous. Il en a profité pour s'y insinuer, t'étrangler, t'étouffer.

Tu ne m'entendais pas derrière la machine à oxygène,  
enfin je ne percevais pas ta voix mais notre pensée ori-  
ginelle me prenait la tête. Dans la nuit j'ai suivi ta route  
et j'ai atteint la crête.

Ils t'ont affalé de médecine, pour te tuer en douceur,  
pour abréger tes souffrances. La grande blessure de  
l'éternité, infligée , libératrice.

J'ai vu l'éclat de l'aurore de mes yeux éplorés, ton corps  
reposant sur un zinc , le carton à l'orteil portant le  
graphe de toute une vie, un marbre eût été trop luxueux,  
une rainure, un filet d'eau ou rien, un linceul et entassé  
parmi d'autres au fond de la morgue d'Avicenne.



Bord de mort. Amour à en mourir. Toutes ces voies sinueuses, hésitantes, frôlantes, froufrouantes, descente, noirceur, LUMIERES.

Je voulais laver ton corps, en prendre soin, le couler dans mon giron, enfoncer l'arête de ton nez tout contre mon oeil, cela te rassurait enfant. Je suis ta mère, l'épousée, l'amante, l'amoureuse éperdue, ton enfant, née de ce ventre énorme qui me défendait de toute guerre et me couchait dans l'oubli.

Bien sûr j'ai pleuré, 'm corps.

Je récapitulais à chaque rencontre, là une petite excroissance cachée dans les cheveux sur le crâne, une autre en

haut du front et cette peau d'ange sur l'ombilic; la main qui écrit et celle qui caresse, plus petite, plus docile, le petit creux de l'occiput, m'enrouler nue dans le boutis rouge et t'écouter écrire.

Tu aimais voyager, c'était en suivant un itinéraire improvisé vers des contrées non programmées. Le long du chemin rocailleux de serpentine, à pic, nous frôlions les gouffres, là où les hommes se narguaient de dépouilles de cochons sauvages, nous vivions une suite peu arithmétique née de la juxtaposition de moments fugaces et imprévisibles, nombre d'évènements minimes qui sur l'instant semblaient dépourvus de signification et prenaient cependant dans l'agencement de la structure finale l'importance de maîtres tenons d'assemblage, de

cathédrale, l'envolée finale, les chœurs dans le tonnerre des orgues, l'illumination extrême, la poussée du château s'écroulant et soufflant les hommes, à bas, face contre terre. Le silence ne s'installa que peu sous la déflagrante poussière, mille petits cristaux jouaient dans le soleil. Oui à midi le mur était encore opaque.

C'était l'Harmattan. L'alizé soufflant du désert. Il allait mourir en ce début de printemps.

Depuis les pluies m'ont lavée. Du jour au lendemain la nature, réfrénée en ton souffle, a éclaté de pousses, poussées, jeunes lianes volontaires, éclatement de couleurs, cerisaie en notre jardin poudreux.

Tu te souviens de notre petite chambre au-dessus de l'auberge à Conques, les chemins de lauzes comme les toits bleutés. Tu étais si fatigué, tu tanguais, je t'ai hissé dans l'étroit escalier. Le soir nous avons mangé des tripous sur la terrasse près de la roche.

Dans la matinée tu m'as emmenée dans l'Eglise abbatiale. Le pas ralenti à l'écoute des chants grégoriens nous a menés de l'ombre vers un tunnel pétillant de bruines opalescentes, une voie sub velum scandée d'accolades noires. Cette opacité se sublimait en un éblouissement vaporeux où un cerne de plomb invitait à un pas de plus, un pas plus loin suivant une voie aérienne se perdant dans le mystère, l'as-tu empruntée?

D'église en cathédrale, la plus grande aux pieds de géants, sculptée à l'aune des dieux , à la mesure de Scriptaure , le Minotaure noir dont les sabots fourchus résonnent au centre du labyrinthe, prisonnier en son cercle, son muflle énorme, soufflant, butant, cognant contre la pierre, l'immobilité des gisants ne t'est pas coutumière, tu grondes dans les ténèbres nimbé de blanc lunaire. Il y a du raffut là-dessous. Je te croiserai encore au coin de la rue Mademoiselle tel un passant me frôlant l'épaule et échangeant un baiser contre un souffle, un viatique.

3PP2015 Div.39 3 lignes < Div.40 34 lignes < Div.25



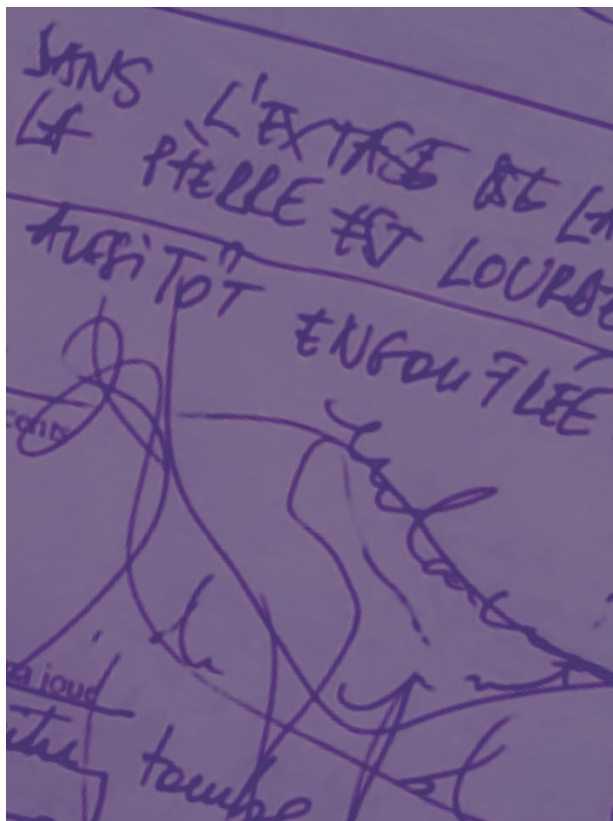
Au fond d'une ruelle, 2 battants verts, de ce vert de vessie foncé et gras.

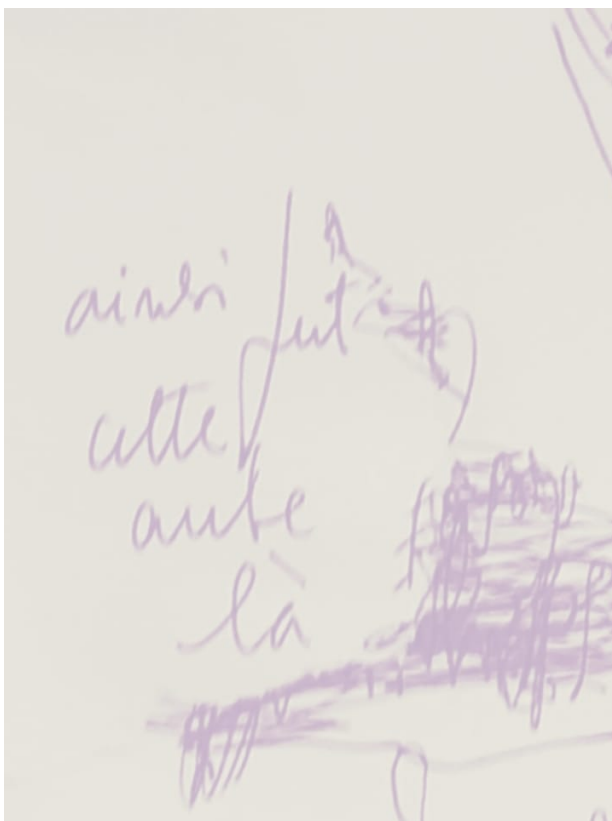
Ils s'ouvrent sur un escalier de pierre à double sens, dont les marches communes se scindent coupées d'un mur, monter vers toi, redescendre sur terre. Il est tordu, il y a une rampe. Mon pas est lent. La porte suivante ne s'ouvrira pas, moi debout ,toi couché, rien de moelleux où s'amollir. Tu es là et sans doute que l'été sera ravissant, le doux zéphyr caressant, des oiseaux s'abreuvent à la fontaine, les arbres chantent en sourdine une longue mélodie.

C'est beau, puissant.

Cela ne peut être aussi simple. Qu'advient-il?

Viviane Desmet





*à Bamour*

# Avicenne

*Rabia atb-thani (second printemps)*

Voilette mauve  
résille où accrocher les larmes  
perles fragiles d'épouvante  
ton souffle sur mes lacrymales

De ces images biffées  
Avec la promesse d'y revenir

Un goutte à goutte mortel  
Le meurtre fut commis par Euthanasie  
le féminin ultime  
venue du couchant  
pour lever ses ailes noires  
les froisser et passer

Ainsi fut cette aube là

*Mai*

Mois du ravissement  
encloses et levées  
mon corps hésite mon coeur s'en va  
ton âme blanche  
veille mes nuits  
te surprend au lever  
rapide

L' ombre immense pesante lourde  
je m'y suis heurtée  
n'en trouvais pas la fin  
dans les nuits qui s'agitent  
les réveils qui nient  
mains fébriles et songeuses à la fois

*Juin*

Insomnie

bercée de lignes mélodies

relire est douloureux

si légère autrefois

je cueille des nuées

buées sur les vitres

vrilles dans l'air d'été

Et tu vins

je joue bouquet

tu réponds poète

je débacle

mots tendres

un violon reprend la gamme

la rejoue accompagne

et sème quelques accents

appuis

la lame bascule vibre

le tombeau

ton écho

ton infinie compassion

même heurtée repoussée d'une glissade

ton infinie bienveillance

une voix nue dont tu découles

*Juillet*

Ce 12 du mois, jour d'incandescence

Sabliers ailés veillant ton sommeil

Pylônes éblouissants du jour pénultième appelant les élus

Avenue, marches, chemins, enchevêtrement, canopée ombrageuse

« Dieu est là »

Il darde dans la fournaise et pointe du doigt le lieu du trépas  
sous un puit insoutenable

Te voici amarré en un port sédentaire  
toutes les barques rangées de guingois

te caressent quelques lianes fanées

colorées de dragons déjà las

Le carreau ceint de poudreuses mémoires

Blancheur, cendres récurées de mes plaies

Une rafale de mots légués sous le cagnard

En rade. Sans clapotis

Mes pleurs mangés à la source

L'iris sec

Au départ de ma course de mortelle  
d'un second souffle j'enjambe le déluge  
tenir jusqu'aux confins du Grand Froid

M'entends tu sous la plaque fragile  
elle n'a pas failli sous mes sabots légers

J'aimerais que les ombres ploient  
de ton sourire nourri de sel  
la pulpe regonflée

Tu es parti pout l'Eternité  
Posée sur une crête douloureuse  
ma bouche fouillée de ta langue régurgite une perle  
se jouant de toi à moi

Dans l'extase de la mort  
la pierre est lourde de mystères  
Je picore çà et là une ouverture  
aussitôt engouffrée de vent noir

Des moires enlacées de part et d'autre d'un barbare  
consumé en ses feux indécents  
Je ne boirai plus en ton calice  
l'écume ourdie de tes veines



Tu t'épanches à présent dans une larme sur ma joue  
Elle m'enseigne ta voix d'outre tombe  
murmurée dans la ville lumière

Ce sera mon supplice, mon vaporeux exil  
Nous resterons allongés côte à côte  
tes ténèbres et ma saison de brouillards

Suis une coque rejetée sur le sable  
dont l'entaille se fait rousse et lascive  
A toi les délires que j'aimais, les orages et tempêtes de mes eaux  
noyée dans l'abysse à la rencontre d'Ea.



*Août*

Les jours s'entassent  
marcescents  
L'un accoudant l'autre  
fibres enlacées perdues  
léchant un germe lointain

un bunker froid sourd dans la dune d'Ostende  
cyclope se vidant dans les laisses mouvantes  
où file une baleinière noire calfatée  
et rouge aux tisons  
naviguant sans voiles, cruellement  
se méfiant des brouillards à la lisière des embruns



*Septembre*

Le ciel décante ses bleus sur la dalle durcie  
encroutant le cratère bien aimé  
quelques points de bourrelier  
pour l'arrondi

Et dessous dans les gorges profondes  
les hachures du monde clos

legs premier  
descendre les marches une à une à l'infini  
dans le halètement des machines infernales  
démon en cale  
où résonne ta voix  
table d'harmonie chuintante sifflante

*Octobre*

Je t'attends, je guette l'ignis fatuus'  
gambadant pour me séduire et pouffer  
trembler et rire  
tousse cracher  
manduquer mots phrases éructantes  
et partir dans la nuit des temp

*Novembre*

áchi chórnyje, óchi zhgúchije  
áchi strásnyje i prikrásnyje!  
Kak ljubljú ja vas! Kak bajúsja ya vas!  
Znatj uvádjil vas ja vdrobryi chas!

*Décembre*

Le train pour Ty en face  
Les feutres blancs sous les pieds de chaise  
La toupie fatigue sur son axe  
Ce que j'en sais, taupinière

Un poète hors norme  
distille ses laines rousses douces abondantes  
s'endort en croix dans le grand lit

Je pense au cannage rouille qui gaufrait ma peau  
Les feuilles crémeuses alanguies  
Tête de Minotaure accrochée là  
et bavant sur l'écritoire

Tout se fige

Dans la nuit saoulée d' étoiles  
la roue bat un coeur puissant  
charriant souches et les broyant  
ruisselle ronge abattes ombres  
m'offre mousses fraîches fongueuses  
et rires d'enfants

Les merles chantent juste avant l'aube  
amarrée ici  
l'eau sédimente.

## **L'herbier de mots dont l'exsiccata alias 'mort' d'un corps écrivain**

'Il faut beaucoup d'amour pour refermer le musée', meurtris. Nous avons fait le travail lentement sur plusieurs années. Ton vasculum lourd, accroché à l'épaule, évidé prudemment, soigneusement, s'ébaudissant à chaque merveille retirée, couchée, secouée un peu pour qu'elle retombe en une forme proche du vivant, déposée méticuleusement sur le papier buveur pour l'épuiser de son eau, garder ses vertus branchues, feuillues et la fraîcheur des bractées. Leur senteur passera de rose à vieux rose, de sécrétion à élixir. Une carte légère appuyée par dessus fera des bosses, des petits bruits d'écrasement, on plissera les yeux sous la presse. Nous recommencerons 500 fois, tu m'as dit écrire avec 500 mots. De nouveaux rangements ont envahi peu à peu les murs, naissant de graines oubliées sur les étagères germant puis poussant des troncs banyans, des racines s'ouvrant sur le plancher en entrelacs de dentelles, des reprises de collerettes échancrées où déposer les herbiers bien éventés, certaines en s'évasant nous serviront de couche pour une courte nuit car au matin nous rouvrirons les cartons sanglés, pour leur apporter soins et amours pendant le renorgement chrysalidaire. Dans cet enchevêtrement de lianes tu laisseras le mot mort, tout frais, comme un champignon né dans la nuit, qui s'arrondit et fera oeuvre au petit matin. Ton dernier mot. Non ensaché.



Je n'ai pas reçu ton corps pourtant la taxidermiste en moi lui inventait mille manipulations d'éternité.

Une incision depuis l'arrière de la tête à droite ou à gauche du plan de symétrie selon le flanc que l'on désire conserver. Cette incision se poursuivrait jusqu'à la plante plantaire, une seconde incision sera pratiquée ventralement rejoignant la première transversalement en arrière de la tête. La peau peut ainsi être dégagée et enlevée sur une partie. Le corps est alors vidé de ses viscères d'une part, de ses muscles et de son squelette d'autre part. Tu serais alors réduit à la peau du flanc opposé, le bras, la jambe du même flanc et la colonne vertébrale.

Il faut ensuite nettoyer soigneusement à l'intérieur comme à l'extérieur et enduire d'un préservatif pour être épinglé sur une planche de façon à préserver les formes.

J'y enfoncez les minuties, scrupuleusement.

La peau vernie et conservée, sera collée sur une feuille de papier ou de carton.



ça fuit ça s'envole ça reste  
et il faut que je fasse quelque  
chose  
de tout ça.

Marcel Moreau